

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE A L'IMAGE DE QUELQUES PRESIDENTS AFRICAINS DEPEINTS DANS *JEUNE AFRIQUE L'INTELLIGENT (1980-2000)*

Le journal *Jeune Afrique L'intelligent (J.A.I.)*, l'« hebdomadaire qui informe l'Afrique sur le monde et le monde sur l'Afrique » depuis 1960, continue à attirer son lectorat par l'abondante richesse de son contenu et de sa forme. Au moment où son large public africain se soucie de l'information pointue qu'il diffuse au moment opportun, un grand nombre reste attiré par les rubriques analytiques des situations diverses qu'il présente. Les lecteurs très avertis, quant à eux, y compris les linguistes ; tout en tenant compte de tous ces facteurs s'attardent plus à l'imagerie, à la phraséologie et aux mécanismes énonciatifs témoignant la maturité et le professionnalisme des rédacteurs de *J.A.I.*, dans l'art d'écriture et de l'information tout court. Parmi ces mécanismes, citons les métaphores qu'ils affectionnent, les figures de rhétorique qui, à leur insu, s'imposent à eux ; les tournures syntaxiques qu'ils utilisent fréquemment, les néologismes et par-dessus tout : les traits descriptifs actualisés par ces journalistes quand ils dépeignent les dirigeants africains, passant pour personnages principaux de leur prédilection.

Nous voulons pour notre part exploiter les descriptions prosographiques de quelques présidents tirés au hasard, dépeints dans le journal mentionné ci-haut. Une lecture pareille surprendrait peut-être certains lecteurs assoiffés seulement de lire les faits événementiels ; et pourtant il est probant que les rédacteurs de *J.A.I.* glissent dans leurs informations des ingrédients descriptifs considérables. La rubrique « portrait » parue dans plusieurs numéros, de ce journal, nous convainc ainsi que l'abondance des traits prosographiques auxquels recourent, de temps en temps, les journalistes et leurs correspondants.

En nous situant dans le domaine des descriptions prosographiques, il n'est pas inutile de rappeler que ces types des descriptions relèvent tout droit de l'ancienne rhétorique et se classent dans le *genre épideictique*. Aristote considérait ce genre, avec le judiciaire et le délibératif comme trois genres de l'éloquence. Au moment où le délibératif oppose les valeurs en termes d'utiles ou de futiles, de bien ou de nuisible, de juste ou d'injuste... et que le judiciaire statue sur un réquisitoire ou une plédoirie, le genre épideictique se veut démonstratif et/ou descriptif. Molinié (1992 : 107) définit ainsi son objet :

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

« Traditionnellement, le discours porte sur une personne : il devient donc blâme ou l'éloge, par rapport à l'utilité et à l'honnêteté, selon la considération de ladite personne et de ce qui a trait à elle, même après sa mort. Mais il n'y a pas de raisons de limiter ce genre à un objet personnel. Le fait est qu'on loue des hommes (des dieux), parfois même, peut être par plaisanterie, des animaux, des institutions ou des Etats, voire des objets inanimés. En littérature, beaucoup de portraits relèvent du genre démonstratif. »

J-M.Adam (1993 : 33) qui a consacré beaucoup d'études sur la description et plus particulièrement sur les portraits, en ce qui nous concerne, considère le « portrait » en tant qu'« une description tant au moral qu'au physique d'un être animé, réel ou fictif ». Toujours selon lui, une description portraiturante se veut prosographique lorsqu'elle a pour objet la figure, le corps, les traits, les qualités physiques ou seulement le maintien ou le mouvement. Doutrepoint (1961 : 71), Fontanier (1968 : 415), Amon et Bomati (1994 : 171) définissent aussi une prosographie comme une peinture du physique et reproduisant le visage, la taille, l'attitude, la démarche, la voix, les gestes,... Chez tous ces théoriciens, la prosographie se trouve partout opposée à l'éthopée, prise comme toute description portraiturant le moral d'un individu. C'est-à-dire les mœurs, les caractères, les vices, les vertus, les talents, les défauts, enfin les bonnes ou les mauvaises qualités. Signalons cependant qu'en littérature en général l'univers du référent varie selon qu'il s'agit de la description d'un personnage fictif, mythique ou réel. Si les « êtres de papier » (Todorov et Ducrot, 1972 : 286) tels que *Père Goriot*, *Eugénie Grandet* ou *Cousin Pons* n'existent pas en dehors des mots, les dirigeants africains dépeints dans *J.A.I* existent. Ce sont des personnes en « chair et en os » et réduites par la magie du verbe à leurs traits principaux. Tous les indices relatifs à ces derniers s'apparentent à la réalité. On peut les vérifier sur les photos, dans les documentaires, ou dans les documents dans lesquels figurent leurs images.

1. DESCRIPTIONS PROSOGRAPHIQUES DE NOUVEAUX PRESIDENTS

La première analyse d'une prosographie riche en détails nous amène au Cameroun (en mai 1982) lors de la « succession bien réglée » du président Ahmadou Ahidjo par son premier ministre Paul Biya qui devait prêter serment le 6 novembre 1982. M.A.B nous dépeint le nouveau président Paul BIYA de la manière suivante :

« Ainsi M. Paul Biya est en principe au pouvoir au moins deux ans et demi. De taille moyenne, le teint clair, généralement vêtu d'un complet-veston, il est né le 13 janvier 1933 à Sangmélima, dans la province du Centre-Sud »

(J.A no. 1141-17 novembre 1982 : 36)

L'accent dans cette description porte d'abord sur la taille du nouveau président, la couleur de sa peau et son accoutrement. Sur la photo dudit président, annexée au texte descriptif, on le voit en complet bien cousu. Le portraitiste précise ensuite la date de naissance de Biya. Serait-ce une façon implicite de donner au lecteur une image du jeune président (âgé de 49 ans) remplaçant le « vieux » président démissionnaire Ahidjo, « fatigué », âgé de 59 ans, et à la tête du Cameroun depuis 1960 ?

Une deuxième description de l'apparence physique d'un dirigeant s'affiche dans le portrait écrit par François Soudan du président béninois Mathieu Kérékou quand il s'autoproclama président du Bénin en 1972

« Quand les dieux dorment, eux, ils agissent. C'est à l'heure de la sieste, déjà, que le 26 octobre 1972, un commandant de 44ans au visage poupin, Mathieu Kérékou, s'emparait du pouvoir comme une mangue mûre »

(J.A no. no. 999-27 février 1980 : 34)

On notera que dans cette citation, tout en démontrant la souplesse exceptionnelle de Kérékou de s'emparer du pouvoir au moment où la population et les autres dirigeants ne s'y attendaient pas ; Soudan révèle deux points importants relatifs au paraître du nouveau président. Comme M.A.B. l'a fait pour le compte de Biya, Soudan précise aussi l'âge de Kérékou (44 ans). Une différence importante entre ces deux portraits reste le trait personnel de Kérékou : son « visage poupin » qui correspond au bébé ou à une « poupée » tout court. La pertinence de cette image réside dans la beauté qu'elle couvre. On sait bien que les poupins attirent plus par leur joliesse que par leur petitesse mais il reste à savoir si c'est la beauté du nouveau président qui avait inspiré une image pareille au journaliste ou un autre motif.

La surprenante nomination à Ougadougou dans la nuit du 10 au 11 janvier 1983, du capitaine Thomas Sankara au poste de premier ministre après le putsch dont il était le « cerveau » moteur avait permis à S.D. de le dépeindre en ces termes

« Taille moyenne, carrure athlétique, visage, aux traits fins percé de gros yeux brillants et scrutateurs, menton volontaire, Thomas Sankara n'a pas trente-trois ans. Issu d'un père et d'une mère mossi, ce jeune « baroudeur » synthétise à souhait l'union des peuples du centre, du nord et de l'Est de Volta, tout en connaissant parfaitement le sud ou l'Ouest, où il a longtemps servi en tant que soldat »

(J.A. no. 1151-26 janvier 1983 : 38)

Toutes les notations descriptives transparaissant dans ce portrait de Sankara donnent une idée d'ensemble sur sa ferveur juvénile. La mesure de sa taille (moyenne) concorde avec celle de son homologue Biya, évoquée précédemment dans la description faite par M.A.B. Tous les deux ne sont ni très élancés, ni de petite taille. Par contre, l'allure athlétique de Sankara lui confère une image d'un jeune sportif, fort et bien musclé. Son « visage aux traits fins percé de gros yeux brillants et scrutateurs » reflète deux aspects. Notons d'abord la délicatesse exprimée par les « traits fins » et ensuite le sens de l'observation minutieuse traduit par le perçage du visage par « de gros yeux brillants et scrutateurs ». Cela est rendu manifeste quand S.D. précise qu'après le coup d'Etat ayant renversé le colonel Saye Zerbo, la prudence poussa Sankara à garder deux mois de silence et d'anonymat avant de monter au créneau. Ministre au départ, il se hissera au rang de la présidence de Ougadougou jusqu'à son assassinat.

L'expression méliorative « menton volontaire » employée ; loin de dépeindre seulement la partie médiane du maxillaire inférieur de Sankara montre que l'action de ce dernier était délibérée et bien voulue par la population. Voici un témoignage à ce sujet :

« Si ces jeunes putschistes sont animés d'un désir sincère d'assainir les mœurs politiques, ils ne sont seulement assoiffés de sang et de vengeance. Leur irruption sur la scène politique, ils la présentent avant tout comme une mission temporaire, de courte durée (2 ans) destinées à remettre la société voltaïque sur les pieds. À partir de bases saines. La volonté politique ne leur manque pas. Et leur sincérité ne saurait être mise en cause. »

(J.A n 1146-22 décembre 1982 : 52)

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

On notera que c'est la volonté politique sankaraniennne et son savoir faire qui lui ont valu, plusieurs années après son assassinat, le statut de « héros national », sous le règne de Blaise Compaoré (cf. le rapport des sages burkinabé cité dans *J.A* no 2042 du 29 février au 6 mars 200 : 16)

Après avoir dépeint Sankara tout seul, S.D. poursuit sa description. Il reproduit d'autres aspects physiques de celui-ci conjointement avec ceux de son compagnon de lutte Jean Baptiste Ouédraogo, devenu président de la république :

« Corps frêle flottant dans un strict treillis vert et sable, les deux officiers se présentent et s'expriment comme des frères siamois. Certes, le visage de Jean-baptiste Ouédraogo est arrondi et volontiers rieur alors que celui de Sankara, plus allongé, aux traits plus fins, paraît plus sévère. Mis les deux hommes parlent le même langage. Sagement assis dans un bureau austère meubles métalliques et dans un coin, un petit lit de camp — le tandem Ouédraogo-Sankara ne comporte aucune fausse note. »

La première proposition... « corps frêle flottant dans un treillis vert » contient deux idées. Le groupe « corps frêle » montre d'abord qu'apparemment, le physique de ces deux hommes politiques (Sankara et Ouédraogo) n'était pas impressionnant, à leur entrée au pouvoir. Toujours dans la même proposition, le deuxième groupe « un strict treillis vert et sable » renvoie à la tenue militaire que les deux messieurs portaient de temps en temps. Signalons d'ailleurs à ce sujet que sur la même page où nous avons tiré cette citation, une photo de Sankara en tenue militaire y est reproduite. Quand le portraitiste décrit la rondeur du visage du président Ouédraogo, il s'attarde sur l'allongement de celui de Sankara.

Après cette étape, signalons que le portraitiste procède par une superposition des traits physiques et moraux. Il commence par marier l'arrondissement du visage de Ouédraogo à son apparence gaie (volontiers rieur). Il associe par la suite l'allongement du visage de Sankara et les traits plus fins avec sa sévérité. Enfin, pour en finir avec les détails descriptifs, le narrateur mentionne les qualités communes aux deux dirigeants : la sagesse et l'entente mutuelle.

L'investiture d'Abdou DIOUF à la tête du Sénégal après l'élection de 1983 fut une bonne circonstance pour Sennen Andriamirado de présenter l'image du nouveau président aux lecteurs de *Jeune Afrique* :

« Drapé dans un boubou blanc à grands carreaux marrons, l'homme a imperceptiblement changé. Ses belles mains d'artiste voltigent toujours vers le plafond, accompagnant et amplifiant les propos, plus déterminés et les accents sont devenus plus passionnés »

(*J.A* no. 1163-20 avril 1983 : 30)

Le rapporteur de l'événement comme on le constate, attire d'abord l'attention sur la longue tunique ample portée traditionnellement au Sénégal par les chefs. Rappelons que cette tenue vestimentaire de fête accroche toujours l'attention des observateurs. Gide (cité dans *Le Petit Robert* 1993 :224) par exemple, en avait déjà fait mention en écrivant qu'en Afrique « les chefs portent le boubou bleu ou blanc, orné de broderies » qui symboliseraient la pureté ou la blancheur de l'autorité suprême.

Ce qui est évident lorsqu'on constate qu'une dizaine des présidents africains s'habillent en boubou le jour de grands événements. Citons par exemple : le Nigérian Olusegun Obasanjo (*J.A.* no 1991 : 7), le Burkinabé Blaise Compaoré, (*J.A.* 1976 : 23), le Libyen Mohamar Kaddafi (*J.A.* 2021 :18), les Nigériens : Sani Abasha (*J.A* 1980-1981 : 44) et Hamani Diori (*J.A.* 2036 :24), le Tchadien Idriss Déby (*J.A*

no 1996 : 76), le Malien Oumar Konaré (J.A 2018 :81), le Guinéen Alpha Condé (J.A no2071 : 91) le Béninois Albert Tevoédjire (J.A. no 1950 : 21)...

La symbolique de « mains » d'Abdou Diouf comparées métaphoriquement aux « belles mains d'Artiste voltigeant toujours vers le plafond » dénote, non seulement, de l'harmonie des doigts et des paumes du nouveau président, mais aussi sa majesté et sa splendeur. Cela se justifie plus clairement encore dans la suite de la description

« A l'issue de presque deux heures d'entretien, j'ai eu la conviction que la main de fer avait quitté le gant de velours. Moins pour frapper que pour agir »

(J.A no. 1163, Ibidem)

Deux autres notations descriptives se rapportant au portrait d'Abdou Diouf, à son entrée au pouvoir, réfèrent à la forme de sa tête et à la longueur de ses jambes. Andriamirado poursuit

« Mais quand je demande à Abdou DIOUF jusqu'où il pourra aller très loin, il secoue sa tête d'adolescent et martèle ses mots [...] " La politique des petits pas, c'est fini" » proclame le président. Gare à ceux qui n'ont pas les grandes jambes d'Abdou.

La « tête d'adolescent » conférée à un homme adulte dans cette prosographie, tout en rajeunissant le nouveau président, donne une lumière sur son visage. Diouf est sans barbe, ni moustache, ni favoris sur la photo annexée au texte.

En poursuivant sa description, le narrateur prend le président aux mots et lance une épigramme, soit

« un procédé rhétorique proche de l'humour et de l'ironie qui consiste à feindre de considérer comme des bagatelles les choses sérieuses ou, au contraire, comme des choses sérieuses, des bagatelles » (DOUTREPONT 1961 :59).

Quand Diouf stipule qu'il mettra fin à la « politique des petits pas » dans sa « désenghorisation » par la « dioufisation » (J.A. n° 1163 : idem, p. 30), Sennen s'intéresse à la grandeur des jambes du discoureur et met en garde ceux qui n'ont pas de telles jambes. En d'autres mots, il établit une analogie entre la taille très élancée de Diouf (versus celle de Senghor) et de leurs politiques bien différentes. En vue de bien illustrer la scène, le journaliste attache une photo de Diouf d'avant la prestation de serment ; sur laquelle il est en complet noir et impressionne par sa longueur, comparablement à la taille moyenne de ses accompagnateurs.

Ce portrait de Diouf se rapproche directement de celui de l'actuel président Rwandais Paul Kagamé dépeint par François Soudan de la manière suivante :

« Nul n'ignore en effet que, depuis l'entrée de ses troupes à Kigali en juillet 1994, cet homme de 43 ans, aussi maigre qu'interminable (1,93 m) est, au Rwanda, le seul maître à bord [...] Images d'Epinal ? Vraisemblablement. [...] en dépit de ses fines montures affirme ne pas être intellectuel [...] Il s'habille chez les meilleurs couturiers d'Afrique du Sud [...] »

(J.A. n° 2048 du 11 au 17 avril 2000 : 62,63)

Comme il ressort de cette présentation, le portraitiste s'attarde beaucoup sur la grande taille de Kagamé. Contrairement à la description de Diouf faite par Sennen, François Soudan précise même la taille du président Rwandais (1,93 m) et évoque sa minceur. Cependant, notons que l'hyperbole « image d'épinal » loin de jouer sur la paraître reflète exagérément l'optimisme Kagamienne en matière politique ou idéologique. Deux autres traits prosographiques relatifs au portrait de ce « mquisard mystérieux devenu homme d'Etat » se rapportent à l'accoutrement de ses nouvelles

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

tenues et au port des lunettes (aux fines montures). Premièrement, le choix de « s'habiller chez les meilleurs couturiers d'Afrique du Sud » témoigne que le nouveau président mise sur la « métaphore de la robe » comme dirait Roland Barthes. Il veut paraître au monde, non plus dans la peau de « bandit » (cf. J.A. 2048 :62) mais plutôt dans celle d'un président digne de foi. Pour nous en convaincre la rédaction de J.A. a pu sélectionner trois belles photos sur lesquelles Kagamé apparaît en trois tenues différentes et bien cousues, aux pages 61, 63 et 68 (du même numéro repris ci-haut (no. 2048)).

Mis à part l'accent mis sur la tenue vestimentaire Kagamienne, le port de lunettes sombres devient pertinent dans ce sens qu'il crée un paradoxe. Selon le contexte, on s'attendrait à ce que ça soit un intellectuel qui les porte ; or Kagamé ne l'est pas et ne s'en inquiète pas (« je suis sorti de l'école pour entrer dans le maquis », répète-t-il, ne la revendique guère, l'estimant à l'évidence importée (p. 62).

Après dix-neuf ans de règne du président sénégalais Abdou Diouf dont nous venions d'examiner le portrait avant Kagamé, l'élection de son successeur Abdoulaye Wade à la tête du Sénégal fut une autre bonne circonstance aux journalistes de *Jeune Afrique* de dépeindre ce « poids lourd de la vie politique africaine ». Jean Dominique Geslin qui prêtait attention à l'apparence de Wade, pendant la campagne électorale le dépeint de la manière suivante :

« Dimanche 22 mars. Abdoulaye Wade a troqué le boubou aux couleurs du P.D.S — jaune et bleu — qu'il portait la veille en meeting pour une chemise à rayures et un pantalon à pinces [...] Il pense au prochain combat, celui des élections législatives du 24 mai, et le rassemblement de ses troupes. Le verbe acéré, voire provocateur, Abdoulaye Wade paraît sûr de lui. »

(J.A. 1942 du 31 mars au 6 avril 1998)

Une nouvelle fois encore le boubou passe pour un costume de fête et du pouvoir au Sénégal. À l'égal de Diouf qui le porta le jour de son investiture (en 1983) et plus tard encore lors de cette dernière campagne qui l'opposait à Wade, celui-ci aussi s'en était vêtu dans les mêmes circonstances que son prédécesseur. Cependant si Diouf avait choisi le boubou blanc en

1983, pour la cérémonie de son investiture, tous les deux étaient en jaune-bleu mais brodés différemment pendant leurs campagnes électorales et meetings populaires (cf. photo en annexe). En effet, notons qu'au sujet de Wade, Geslin indique qu'il porte un boubou aux couleurs de son parti politique, le P.D.S (parti démocratique sénégalais). Ceci montre qu'en plus de sa valeur circonstancielle ; le port d'un boubou sert aussi de marque d'identification.

Tout en restant dans le même cadre vestimentaire, le narrateur accroche le lecteur à l'habillement ordinaire d'Abdoulaye Wade, à savoir « la chemise à rayures et en pantalon à pinces. »

Un seul indice descriptif n'ayant aucun rapport avec les habits se rapporte au langage. Disons mieux au « *verbe acéré, voir provocateur* » que Wade actualisait pendant sa campagne électorale. On sent qu'il s'adressait au peuple dans sa course au pouvoir d'une manière pointue. Sa réponse à la question, adressée par un rédacteur de *Jeune Afrique* le prouve :

« Il vous a tout de même fallu attendre vingt-six ans pour parvenir à votre fin... Je dois cette longue attente à mon prédécesseur et ses amis du parti socialiste qui ont mis une véritable industrie de la fraude qui leur a permis de se maintenir

presque deux décennies au pouvoir. Abdou a toujours été minoritaire dans ce pays, mais disposant de l'appareil de l'Etat il a toujours organisé des élections à son profit. Lorsqu'il a succédé à Senghor, le 1er janvier 1981, il s'est aussitôt arrangé pour modifier le code électoral. »

(J.A 2046 du 28 mars au 3 avril 2000 : 21)

Francis Kpatindé qui portait aussi le même président s'intéresse à la fois à sa carrière politique, à son âge avancé, sa facilité de parole et sa vie familiale.

À propos de la carrière politique et de l'âge du président, ce journaliste, envoyé en mission de service, à Dakar, au début d'avril 2000 relate :

« la cinquième tentative — il a été candidat en 1978 contre Léopold Sédar Senghor, puis à quatre reprises contre Diouf— aura été la bonne pour Abdoulaye Wade, élu le 9 mars président du Sénégal par 58,5 % des suffrages exprimés. Il accède à la charge suprême à un âge -74 ans où d'autres aspirent à une retraite tranquille. »

(J.A no 2048 du 28 mars au 3 avril 2000 : 18)

L'évocation de l'âge avancé du président élu (74 ans) indique qu'il a déjà vieilli et se distingue de ses homologues ayant accédé au pouvoir en dessous de cet âge. Le critère d'âge comme nous allons le voir plus tard devient très significatif dans le sens qu'il est un élément de référence pour la qualification de certains leaders africains. D'après les propos rencontrés dans *Jeune Afrique* et sortis de la bouche de plusieurs présidents africains ; un « poids lourd » âgé de 74 ans et ayant déjà tenté à cinq reprises de briquer son mandat à la présidence, comme Wade est assez mûr et sage pour diriger un pays comme le Sénégal.

Afin d'amplifier les détails correspondant avec la maturité politique de celui-ci, Kpatindé plonge dans le style biographique et relate ainsi brièvement quelques événements ayant marqué la vie de Wade, tout en commençant par sa situation familiale :

« Né le 29 mai 1929 à Saint-Louis, Wade est marié à une « Sénégalaise de nationalité française » Viviane Vert, 67 ans, originaire de la région de Besançon. Il est père d'un fils Karim, 32 ans, banquier à la City, et d'une fille, Sindjéli, 28 ans [...] Précurseur de l'opposition non violente en Afrique, le vice- président de l'internationale libérale se considère avant tout comme un « républicain ». Arrêté plusieurs fois sous Diouf, il a siégé à deux reprises (d'avril 1991 à octobre 1992) puis de mars 1994 à avril 1998 dans un gouvernement « élargi » en tant que ministre d'Etat. Ses détracteurs lui reprochent ses humeurs changeantes. »

Quand le président du Libéria Charles fut soupçonné d'être l'un des animateurs de la subversion en Afrique, en 2000. Francis Kpatindé, Un rédacteur de *Jeune Afrique* qui commente cette suspicion se sert d'abord du genre portrait avant d'entrer dans les détails. Pour ce faire, il rappelle l'ambiance de l'investiture de Charles Taylor, en juillet 1997, à la tête du Libéria (le seul pays africain dont l'indépendance remonte à 1847). Voici comment il procède :

« Assis dans un canapé placé au milieu de deux imposants drapeaux libériens, entouré, de quelques collaborateurs, barbe coupée très ras, front dégarni, Charles Taylor a des allures de Boudha dans son ensemble rouge. »

(JA no 2080 du 21 au 27 novembre 2000 : p. 24)

Le premier élément relatif au portrait du nouveau président, dans cette citation, est la *position assise*. Charles Taylor est « assis dans un canapé placé au milieu de deux imposants drapeaux libériens ». Sa « barbe coupée très ras » montre

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

qu'il s'est fait raser les poils du menton tout contre la peau, pour la circonstance. Le « *front dégarni* » quant à lui rappelle l'attitude déçagée ou joyeuse du président le jour de son investiture. Nonobstant, le rapprochement de Taylor à Budha a un double sens. Il réfère tout d'abord aux qualités suprêmes attribuées au fondateur du bouddhisme, siddārta Gautama ; à savoir : L'illumination et à la sagesse. Il n'est pas inutile de rappeler que dans cette religion, le titre de « boudha » est donné à tout celui qui est « parvenu à la sagesse et à la connaissance parfaite » (Le petit Robert 1993 : 246) La deuxième similitude faite entre Boudha et Charles Taylor a trait à son ensemble rouge. Le livre *L'humanité la recherche de Dieu* (1990) publié par les Témoins de Jéhovah montre à la page 141 que cette tenue est portée par le moine et symboliserait la résistance à la tentation.

Deux ans après l'investiture de Charles Taylor la prestation du serment de Thabo Mbeki, le 16 juin 1999, en tant que deuxième président de l'Afrique du sud, en remplacement de Nelson Mandela a aussi servi de motif à deux portraitistes. IL s'agit de Marie — France BAUD et Georges lory. Dans deux numéros différents de *J.A.* Georges Lory qui décrit la scène sur huit pages, dans un numéro spécial nous fait la prosographie Mbekienne suivante :

« Son prénom signifie « bonheur » en Sotho. Thabo Mbeki rayonne en effet, ce 16 juin 1999, quand il prête serment comme deuxième président de l'Afrique du sud démocratique [...] Malgré sa voix enrouée par la grippe, Mbeki triomphe, car il devient le plus puissant d'Afrique [...] Homme de son époque, Thabo Mbeki est assurément un communicateur accompli. La poignée de main est ferme, le sourire direct, le regard brillant. Il écoute avec concentration. Son visage lisse ne laisse paraître aucune émotion. Barbe bien taillée, costume trois pièces ou tee-shirt, il affiche son élégance en toutes circonstances. En privé, Il parle de façon posée, semant de petites touches d'humour, tout en tirant sur sa pipe. En public, il se mue en tribun, sachant varier les rythmes et le ton de la voix. Peut-être sait-il enflammer un auditoire. »

(*J.A. n ; 2014-2015 du 17 au 30 août 1999*)

Tout au début, en vue de susciter la curiosité des lecteurs sur le portrait attrayant du nouveau président, Lory établit un parallélisme entre le rayonnement de celui-ci et le « bonheur » symbolisé par la signification de son prénom. Cette procédure tout en créant une rupture avec les règles du portrait « coloré » ou « enrichit le texte » comme le souligne Georges Ngal (1994 :56). Et au même auteur d'enchaîner

« La dénomination constitue un programme d'action [...] au registre des noms, on retient deux types des noms qui renvoient tous à la symbolique du nom dans la société traditionnelle. Ce sont des noms significatifs liés à un événement (...) D'autres sont lus à la fonction sociale de Ceux qui la portent. Ils apparaissent souvent comme de véritables devises, [...] On a ici un premier apport expressif des langues africaines qui témoigne de la vitalité de la création littéraire en français. »

Après le glissement sémantique du nom de Mbeki dans son portrait, la qualité de sa voix s'inscrit comme un deuxième indice de la série.

Comme nous le verrons au Chapitre suivant, cet élément descriptif joue beaucoup dans l'appréciation des dirigeants mondiaux. On les juge selon qu'ils maintiennent la voix normale ou qu'ils la perdent. Le narrateur indique que la voix de Mbeki est enrouée par la grippe. C'est-à-dire qu'elle n'est pas bonne. Mais en vue de faire ressortir une bonne image du nouveau leader qu'il est en train d'enjoliver, il

se rattrape vite et ajoute que celui-ci se « mue en tribun » et sait varier les rythmes et le ton de sa voix. En d'autres termes, selon lui, Mbeki « sait enflammer l'auditoire » malgré l'enrouement de sa voix'.

Se « *mouvoir en tribun* » dans ce contexte signifie passer pour un défenseur éloquent ou un orateur qui s'érige en défenseur des « *sans voix* » ; une qualité que Marie — France Band mentionna aussi implicitement dans son portrait de Mbeki en 1998. En voici l'extrait :

« *Voix douce, ton posé et propos fermes, Thabo Mbeki n'en démontre pas, quitte à irriter plus d'un dirigeant africain par son obstination et la fraîcheur de son propos. Il est pesade que les peuples d'Afrique souhaitent en finir avec les épreuves et les maux du passé : guerre, dictature militaire, élections truquées, corruption, abus du pouvoir...* »

(J.A. n. 1978 du 8 au 14 décembre 1998 : 26)

Dans la suite de son tableau, Lory qui qualifie Mbeki de communicateur accompli, lui attribue toutes les bonnes qualités que mérite un bon orateur. Sur le plan gestuel, il évoque « la poignée de main ferme ». À propos du bon contact qu'un orateur doit entretenir avec le public ; elle montre que le « dauphin de Mandela » sait non seulement fixer un regard attentif à l'auditoire mais aussi lui sourire afin de gagner la sympathie (le sourire direct, le regard brillant, il écoute avec concentration).

La joie ressentie par tous les nouveaux présidents, le jour de l'investiture, comme nous l'avons vu chez Biya et Taylor se reflète sur leur être et paraître. La même observation se répète dans le tableau de Mbeki. Pendant que ses deux homologues que nous venons de citer ont, le premier un visage clair (Biya) et le second un visage aux traits fins (Taylor), celui de Mbeki est lisse.

L'évocation de la barbe bien taillée montre probablement que le président sud-africain avait rasé les poils du menton lors des préparatifs de son investiture, en vue de paraître d'une manière plus agréable en public. Les détails s'amplifient davantage quand le portraitiste associe l'« élégance » mbekienne à son habillement. Ensuite quand il décrit le « costume trois pièces » et le tee-shirt portés par celui-ci.

L'anniversaire du retour au pouvoir de Denis Sassou Nguesso, le 15 octobre 1997, au Congo Brazza ville, a permis à François Soudan de nous dépeindre ainsi le « nouveau Sassou » :

« *Denis Sassou Nguesso n'a pas changé toujours ce regard perçant, toujours ce maintien d'officier un peu raide à l'élégance saint — cyrienne, revue et corrigée par les boulevards de la sape, toujours cette façon de répondre en posant des questions à son interlocuteur, comme s'il voulait l'évaluer, le ficher. [...] il est le plus fort il le sait. Partout Sassou parle sans langue de baobab, rien à voir avec la période du monopartisme rouge et c'est ce qui, peut-être a changé chez lui.* »

(J.A no 1980 -1981 du 12 décembre 1998 au 4 janvier 1999 : 20)

Le narrateur qui semble connaître profondément l'homme qu'il expose, dans cette description, s'attarde d'abord sur son « regard perçant ». C'est-à-dire la façon de regarder du nouveau président.

La périphrase « *Ce maintien d'officier un peu raide à l'élégance saint Cyrienne...* » cadre avec l'allure militaire du « général-président » Sassou. On se souviendra que l'allusion faite ici implicitement à Saint Cyr rime métaphoriquement avec la fierté des jeunes officiers de l'école militaire de Saint – Cyr. La pertinence de cette référence dans le portrait du nouveau président s'explique par le fait que Denis Sassou Nguesso qui fut président du même pays, vient de reprendre le pouvoir par

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

les armes, à l'issue d'une guerre sanglante, après plusieurs années d'exil. Dans l'introduction du reportage de François Soudan on peut lire ce qui suit à propos de ladite guerre qui opposa l'armée de Sassou aux milices "Nindjas" de l'ex-Maire de Brazzaville Bernard Koléla :

« Le premier anniversaire du retour au pouvoir de Denis Sassou Nguesso, le 15 octobre, n'aura pas des allures de kermesse. Un an après la fin de guerre civile, Brazzaville n'en finit pas de panser les plaies béantes et le pays tout entier ressemble à ces polytraumatisés qui réapprennent à marcher au sortir d'un long cauchemar. Morts brutales, multiplication des cas de sida provoqués par des viols, crises de folie : en termes cliniques, le coût de ce drame, qui aura plusieurs milliers de victimes... »

(J.A no 1970 du 13 au 19 octobre 1998 :20)

C'est sans nul doute la victoire de Sassou sur cette guerre qui avait amené le narrateur, par la suite, dans la citation de départ de le qualifier d'« homme fort ».

La manière de s'exprimer du même président s'inscrit aussi parmi les traits caractéristiques de son portrait. Soudan attire particulièrement l'attention sur sa façon de « parler sans langue de baobab. ».

Cette formule qui tend à devenir un cliché dans *Jeune Afrique*, à force d'être utilisée à maintes reprises signifie « une mode d'expression transparente et nourrie des feed-back ». Elle s'oppose ainsi à tout genre de communication à bâtons rompus ou à un langage sec ne permettant pas le dialogue. Toutefois, notons que malgré la transparence, le discours sassounien embarrasse. En termes austiniens des actes du langage, il est clair qu'en reposant à son tour des questions aux destinataires, le président complique l'équation. Il refuse malignement de jouer le rôle d'allocutaire et accomplit d'un coup deux actes : illocutoire et perlocutoire. Le premier acte est accompli quand nous savons avec Austin que « questionner (au lieu de répondre) c'est modifier les relations avec l'autre en le plaçant devant l'alternative de répondre ou ne pas répondre ». L'acte perlocutoire à son tour se réalise du fait que Sassou utilise son énonciation pour détourner l'attention initiale des journalistes et les placer dans l'embarras.

L'essentiel dans le tableau du président congolais que nous venons d'examiner se situe au niveau de la dominance des traits caractéristiques identiques à ceux de ses homologues. Son comportement langagier, l'habillement et les mines qu'il affiche contribuent beaucoup à sa description prosographique.

L'investiture de Laurent Gbagbo en tant que président de la Côte d'Ivoire a servi de prétexte à Francis Kpatindé pour dépeindre ainsi l'homme :

« Sans le faire prier, Laurent Koudou Gbagbo s'est installé le 26 octobre dernier, dans le fauteuil de Félix Houphouët Boigny. Grand Seigneur, Gbagbo, 55 ans, avait laissé le choix de l'issue à son adversaire. Contrairement à ses prédécesseurs, le nouveau président du haut de 1,80 m, est aussi à l'aise en costume européen et en tee-shirt qu'en "chemise tissu pagne" parfois griffé Pathé O, le célèbre styliste ivoirien. »

(J.A. no 2081-du 28 novembre au 4 décembre 2000 : 54)

Les trois éléments les plus lisibles dans cette représentation de Laurent Gbagbo sont : l'âge, la taille et l'habillement

Le portraitiste indique en tout premier lieu que le nouveau président est un cinquantenaire, âgé de 55 ans. Par la suite, il précise la taille de celui-ci (1,80 m). Comme nous l'avons vu précédemment dans l'introduction, cette procédure consistant à préciser les détails même les plus moindres rappelle la technique et la mise en application de la description suggestive par Kpatindé. François Soudan l'a

déjà appliquée dans le portrait du président rwandais Paul Kagamé et celui du Congolais Denis Sassou Nguesso. En poursuivant sa description, il attire encore l'attention des lecteurs sur un autre élément : la tenue du président. Quand on sait qu'en Afrique occidentale et du Nord, les présidents choisissent de porter entre les boubous, les costumes européens et les tenues traditionnelles le jour d'un grand événement, on peut être tenté de dire que le port du costume européen par Gbagbo est un signe d'occidentalisation et d'universalisme. Le président qui a passé une bonne partie de ses études en Europe reste marqué comme la plupart de ses homologues par la culture européenne tout en restant Africain.

noms	Pays	Taille Moyen -ne	Grande taille	âge de prise de pouvoir	complets veston ou costume	b o u b o u	langue de bois	tête d'adole scent	tête ou barbe bien rasées	visage aux traits fins ou clairs
BIYA	CAME ROUN	+		49	+					+
KEREKOU	BENIN	+		44						
SANKARA	OUAGA DOUGOU	+		32						+
DIOUF	SENEGAL		+	48		+				+
WADE	SENEGAL	+		74		+				
KAGAME	RWANDA		+	43	+		+			
OUEDRAO GO	OUAGA DOUGOU	+								
MBEKI	AFRIQUE DU SUD	+		62	+				+	+
TAYLOR	LIBERIA		+					+	+	
SASSOU	CONGO BRAZZA VILLE	+			+				+	+
GBAGBO	COTE D'IVOIRE		+	55	+					+

Comme nous venons de le voir les traits prosographiques de onze chefs d'Etats présentent des similitudes à différents niveaux. Le tableau ci-dessous reprend le gros des points évoqués :

Le bilan de ces neuf traits retenus dans ce tableau indique que les portraitistes ont recouru d'abord au critère d'âge dans la présentation du tableau de sept présidents. Seul le président sénégalais Wade a accédé au pouvoir à un âge avancé. L'âge de prise ou de reprise du pouvoir de ses homologues varie entre 32 et 62 ans. À part ce critère d'âge, d'autres facteurs entrent en jeu dans la description. Sept dirigeants sont de taille moyenne tandis que quatre ont une grande taille. À propos de tenues vestimentaires, il ressort clairement que seuls les deux Sénégalais étaient en boubous le jour de leur investiture. Ils ont mis de côté leurs complets veston et costumes ordinaires en vue de se rapprocher du peuple. Signalons aussi que parmi les chefs d'Etat repris ci-haut, l'Ivoirien Laurent Gbagbo porte régulièrement les boubous africains les jours de différentes manifestations.

Tous les présidents entrés au pouvoir dans leur jeunesse ne manquent pas de charme. Presque tous ont un visage aux traits fins, clairs ou encore lisses.

La coiffure et le rasement de ont attiré l'attention des journalistes dans la description prosographique de trois présidents : Sassou, Taylor et Mbeki. Dans le tableau, seul Kagamé est marqué par la « *langue de bois* » Mais comme nous l'avons constaté précédemment, plusieurs autres chefs d'Etats africains s'expriment en cette langue ou en celle de *baobab*.

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

Tous ces aspects mis en exergue donnent une idée sur la fierté et tous les attributs conférés aux dirigeants africains à l'aube de leur accession au pouvoir. Voyons maintenant ce qui les caractérise quand ils sont déçus ou démis de leurs fonctions.

2. LES PORTRAITS DES PRESIDENTS MALADES OU DEMIS DE LEURS FONCTIONS

2.1. De Bokassa à Hissen Habré

Le portrait physique de l'ex-empereur de Bangui, le dictateur BOKASSA, paru dans J.A.

n° 1068 du 24 juin 1981 : 43 ; après sa chute et son exil à Abidjan ne manque pas de traits intéressants. Abdelaziz Dahmani le décrit ainsi :

« BOKASSA a non seulement perdu son empire, mais aussi quelques kilos et même son majestueux collier de barbe finement taillé. Il garde une démarche imposante et il arrive [...] d'oublier son ton de commandement, au risque d'embarrasser ses hôtes et amis »

Le premier élément pertinent dans cette description cadre avec la perte de quelques kilos, consécutive à la disgrâce. A la lecture de cet article, on se représente juste l'ossature d'une grande personne maigrie ou décharnée, comparablement à sa corpulence ordinaire. La disparition du « majestueux collier de barbe finement taillé » quant à elle, donne dans un premier temps une idée sur les poils du menton, des joues et de la lèvre supérieure de l'ex-empereur qui seraient mal rasés ou pas du tout. Ce détail, révèle entre temps que l'apparence de certains dirigeants africains comme Bokassa finit par se ternir une fois qu'ils quittent le pouvoir. Cela peut être dû à la négligence de petits principes sanitaires liés au paraître ; quand ils savent qu'en exil les rendez-vous se réduisent et qu'ils n'ont plus la chance d'être observés par un grand public quotidiennement, comme dans le passé.

Quand Abdelaziz fait allusion à la « démarche imposante » et au « ton de commandement » gardés par l'ex-empereur, il étale l'arrogance et l'injonction ayant marqué Bokassa même au pays d'asile. Et au même portraitiste d'enchaîner :

« L'adoption de Bokassa ne s'est pas faite sans accrocs. En effet au début de son séjour abidjanais et dès qu'il fut autorisé à sortir discrètement, les filles des bars de Treichville ont carrément refusé de s'asseoir à sa table ou de danser avec lui. Pour elles, il n'est rien d'autre que "le bourreau des enfants de Bangui" »

(J.A. no. 1068 :Ibidem)

On dira que pour le cas de Bokassa, le portraitiste est passé de son portrait physique dégradant à la mise en cause de sa politique. Cependant, en restant toujours dans la description prosographique, signalons que cette peinture positive du physique, de l'ex-empereur appelle une autre. Il s'agit de celle de son état de santé, à la fin de son règne. Quand il souffrait à la fois du cancer de l'estomac, de la goutte et quelques autres infections.

« Bokassa a un cancer de l'estomac (...) Souffre-t-il réellement d'une aussi grave maladie cet ancien maître des rives de l'Oubangui que l'on savait déjà atteint de la goutte et de quelques autres affections ? On semble le confirmer, dans les milieux médicaux de Bangui où l'on rappelle que Bokassa était déjà soigné, avant sa chute en 1979 »

(J.A, no 1139 -3 novembre 1982 : 52)

L'état final de l'ex-empereur en exil présente quelques points communs avec celui, en 2000 d'un autre dictateur exilé à Dakar. Il s'agit de Hissein Habré, l'homme qui régna « sans partage » au Tchad de 1982 à 1990 et inculpé au Sénégal où il avait trouvé refuge de complicité, crimes et torture. François Soudan le peint ainsi.

« Regardez bien la photo, (voir en Annexe) de cet homme de 58 ans au visage amaigri, aux cheveux blanchis, c'est un document. Nul, depuis sa chute, il y a dix ans, n'était parvenu à prendre un cliché d'Hissein Habré en son exil dakarois jusqu'à sa convocation — suivie de son inculpation. Le 3 février. »

(J.A. n : 2040 du 15 au 21 février 2000 : 18)

Chez Hissein comme chez Bokassa, l'amaigrissement passe pour un indice révélateur de la situation des dirigeants en exil. Le « visage amaigri » comme la perte de kilos montrent bien que la chute au pouvoir de certains leaders a des répercussions sur leur physique. Le détail relatif aux « cheveux blanchis » plutôt que « cheveux blancs » montre implicitement qu'il y a un phénomène prématuré qui en est l'agent principal.

Dans cette description rien n'est gratuit. Lorsque Soudan attire l'attention des lecteurs à « regarder bien » la photo de l'ex-dictateur devenu maigre et aux cheveux blanchis, il les invite à découvrir l'état d'Hissein, après dix ans de disgrâce.

2. 2. Des voix rauques comme indice d'amortissement des vieux présidents

Comme nous l'avons indiqué au départ, le timbre vocal et toutes ses variations entrent en ligne de compte des paramètres d'une étude prosographique. Dans son *Précis de phonostylistique. Parole et expressivité*, Pierre Léon 1993 :268 souligne que tous les troubles vocaux peuvent s'interpréter sémiotiquement et cadrer avec les enjeux sociaux bien précis. Parmi ces troubles, il cite :

« A. Les troubles mécaniques et physiologiques dus à des défauts articulatoires dont certains sont souvent récupérables, selon leur degré :

a) défauts articulatoires (schintement, chuintement, nasonnement, etc.) ;

b) troubles neuro-musculaires vocaux (voix éraillées, rauques, etc.) ;

c) troubles de la surdité (auditifs et vocaux)

B. Les troubles psychopathologiques du zézaiement.

C. Les troubles moteurs, neuropsychologiques du bégaiement

D. Les troubles cérébraux, neurophysiologiques de l'aphasie ou de la schizophrénie »

L'intrusion de cette notion des troubles du langage dans l'étude des portraits des dirigeants africains s'avère indispensable dans ce sens que toutes les modulations vocales de ces derniers sont interprétées scrupuleusement par leurs interlocuteurs. Lors des meetings populaires ou des réunions, les participants jugent leurs dirigeants selon que leurs voix sont bonnes, faibles, aiguës, rudes ou rauques. Comme le confirme J-L Rivière (cité par Pierre Léon, *op cit* : 87), toute variation positive de la voix « apporte au discours une tension performative, qu'elle tend à convertir la parole en actes ». Et au même phonostyliste d'illustrer ses propos par la performance vocale d'Hitler et De Gaulle en ces termes :

« On ne guettait pas les intentions de Hitler, on surveillait les promesses de sa voix. [...] De Gaulle sait qu'il n'a plus qu'à parler, à parler pour ne rien dire et ne dit rien pour laisser à la voix toute son efficacité »

(J-L Rivière : *Ibidem*)

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

Chez plusieurs dirigeants africains démis de leurs fonctions ou affaiblis par l'âge et le pouvoir, la raucité de la voix passe pour un signe pertinent. Celle-ci permet en quelque sorte au public d'établir l'ambivalence entre l'éloquence de ces derniers, à leur entrée au pouvoir et l'érailement qui finit par les caractériser avec l'âge.

Le cas le plus frappant est celui de troubles neuromusculaires vocaux affectant la voix de l'ex-président Camerounais Ahmadou Ahidjo. D'après Abdelaziz Dahmani, celui-ci, à cinquante-six ans et après vingt-deux ans de pouvoir ne voulait plus briquer un cinquième mandat aux élections présidentielles qui devaient avoir lieu en avril 1980. Cependant suite à l'appel du peuple Ahidjo prononça le « oui » tant attendu « d'une voix rauque »

« J'ai décidé de répondre oui à votre appel, l'appel du peuple. Oui j'accepte de solliciter un nouveau mandat à la magistrature suprême de mon pays »

(J.A. n° 999, 27 février 1980 : 33)

Comme on le constate ici, l'amortissement d'Ahidjo après vingt ans de « règne sans partage » (J.A. no. 1210 :56) s'accompagne directement de la raucité vocale. Deux ans après l'évocation de ce signe de trouble du langage par Abdelaziz, S.D. encore y fait allusion quand il reporte le départ d'Ahidjo :

« Le président de la république paraissant plus sombre et contracté que jamais le 20 octobre 1982 [...] il donnait des signes d'une extrême fatigue [...] C'est à peine si sa voix était audible »

(J.A no. 1141-17 novembre 1982 : 44)

L'affaiblissement de la voix comme il ressort de cette citation s'assimile aux autres signes dégradant tel que la noirceur et la contraction physique marquant le fameux président dans sa mélancolie. Par la suite, tous ces fléaux s'antropomorphisent et finissent par anéantir Ahidjo en public. Les 26 et 27 octobre, lors de la visite officielle du président équato-guinéen Obiang Nguema (qui aura été le dernier chef d'Etat étranger reçu par Ahidjo) le larder Camerounais ne desserra pas la mâchoire :

« Sombre, traînant le pied et parlant le moins possible, il donnait l'impression d'un homme totalement épuisé. Qui voulait en finir avec le cérémonial officiel »

(J.A no. 1141 :Idem)

Ici encore, le refuge dans une taciturnité moins possible donne de l'ampleur à l'affliction d'un Ahidjo incapable de tenir un discours public complètement audible en public. Et comme en Afrique, certains croient que les présidents jouissent de performances physiques exceptionnelles, l'état de santé regrettable du président à partir de la voix et d'autres maux, suscitait plusieurs interrogations :

« un tel homme pouvait-il renoncer du jour au lendemain, de lui-même et de gaieté de cœur, à un fauteuil présidentiel chèrement acquis, sans qu'il y ait feu dans la demeure ? [...] »

L'explication qui venait tout naturellement à la bouche des observateurs, c'était celle du chef de l'Etat malade. Gravement malade. »

(J.A n° 1141-17 novembre 1982 : 43)

Un prototype direct d'Ahidjo fut l'ex-président djiboutien Hassan Gouled Aptidon. À l'égal du précédent, lui aussi après vingt ans de « règne sans partage » (J.A no 1998 : 28), ne parvenait plus à égayer ses interlocuteurs par sa voix affectée par des troubles neuro-musculaires vocales :

« Assis derrière un austère bureau [...] le président Hasssan Gouled Aptidon (83 ans) s'efforce de dissimuler sa fatigue. Sa poignée de main est ferme, mais il est secoué d'une toux sèche de grand fumeur. Le visage buriné, la voix rocailleuse. « Posez-moi toutes les questions que vous voulez », lâche-t-il, conciliant. Pourtant par la suite, il ne se privera pas pour montrer que certaines l'agacent au plus haut »
(J.A no. 1996-Du 13 au 19 avril 1999 : 28)

Tout porte à croire que toute gérontologie éclairée par la prosographie du Vieux Gouled prendra la raucité en compte, comme la première d'une série des repercussions de son vieillissement. Comme l'a été le cas chez Ahidjo, cette affliction ne se manifeste pas seule. Elle va de paire avec la fatigue et l'agacement. Faits remarquables quand nous constatons que les deux présidents, à la fin de leur règne et au soir de leur vie étaient affectés par un épuisement total et s'énervaient à tout bout de champ, lors de leurs entretiens.

D'autres traits vraisemblables à ceux d'Ahidjo et de Gouled transparaissent dans le portrait du feu président tunisien Habib Bourguiba, un dirigeant exceptionnel dont le destin s'identifia à l'histoire de son pays. Nous lisons dans Jeune Afrique qu'il cessa de fumer au début de 1955 à Paris, le jour où son médecin lui dit qu'à la longue « la cigarette abîme ses cordes vocales » (J.A no. 2048 du 11 au 17 avril 2000) mais cette cessation de fumer n'empêcha pas que Bourguiba ne présente les mêmes signes de faiblesse que ses homologues à sa « longue retraite ». Pierre Albin Martel nous dépeint ainsi cet « homme qui ne voulait pas mourir » (no. 2048 :11)

« La dernière fois qu'il est apparu à la télévision tunisienne, il ne put adresser que quelques mots à son successeur (Ben Ali). Teint livide, souffle court élocution difficile, il montrait des signes de fatigue. « Il nous a fallu refaire plusieurs fois des images qui le montrent sous son meilleur jour » se souvient un technicien de la télévision »

(J.A no 1979-15 au 21 décembre 1998 : 47)

Ce portrait reflète encore une fois l'image d'un autre président, jadis maître de la parole mais devenu peu éloquent et fatigué par l'âge et la détérioration de la santé. Le teint livide associé à l'élocution difficile du vieux Habib prouve qu'il paraissait d'une pâleur terne et affichait une incapacité de s'exprimer convenablement. Le pire est arrivé quand le défunt, dans son agonie ne pouvait plus s'exprimer au moment où les membres de sa famille désiraient entendre ne fût-ce que le dernier testament. Raja Skandrani relate :

« Quels ont été les derniers mots du défunt ? Il ne parlait plus, mais croisait fermement les doigts de ses deux mains comme pour dire aux siens, et à travers eux tous les Tunisiens, de demeurer toujours unis. »

(J.A no 2048 du 11 au 17 avril 2000 : 5)

La triste ambivalence attestée entre l'éloquence de premières heures et le manque d'habileté oratoire, doublée par le silence glacial choqué. Elle montre en quelque sorte comment le destin « réduit l'homme au néant » comme le dirait Jean Paul Sartre. Surtout quand on se rappelle que :

« Bourguiba avait la magie du verbe et du geste Il savait improviser. Il était naturel et simple « La dernière fois qu'il est apparu à la télévision tunisienne [...] il ne put adresser que quelques mots à son successeur (Ben Ali). Teint livide, souffle court, élocution difficile, il montrait des signes de grande fatigue « il nous a fallu refaire plusieurs fois les montages pour arriver à des images qui le montre sous son

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

meilleur jour. », se souvient un technicien de la télévision. » (...) Ce sont les autres que le peuple que les autres haïssait. Pas lui »

(J.A n° 2048, idem)

En se souvenant du pouvoir verbal de Bourguiba quand il était encore fort ; Moncef Sassi, fils de Saida Sassi (nièce de Bourguiba) lâche ces mots de souvenirs dans son long recueillement devant la dépouille de son grand oncle :

« Je me souviens de ses premières sorties publiques, au lendemain de l'indépendance J'étais encore enfant. Il me prenait avec lui dans sa voiture. Dès que l'on se rapprochait d'un attroupement, il me demandait de baisser la tête, se dressait sur son siège et se mettait à répondre aux acclamations de la foule »

(J.A. 2048, Idem)

Tous ces détails descriptifs servant de témoignage à l'éloquence du défunt (quand il était encore en vie) ne sont pas à négliger car ils nous ramènent comme nous l'avons vu dans l'introduction, à la genèse du genre portrait ; quand on se rappelle que ce mode d'écriture s'était développé dans le temps antique grâce aux souvenirs des traits caractéristiques du défunt avant l'inhumation.

Les propos recueillis par l'envoyé spécial de J.A Mohamed Selhami, en 1983 au sujet de la guerre qui prévalait, au Tchad, Hissein Habré et Goukouni Weddeye offrent les mêmes détails sombres observés chez Ahidjo, Gouled et Bourguiba. En dépeignant Goukouni, ce journaliste s'attarde aussi sur le déséquilibre traduit par la voix tâtonnante et la fatigue de celui-ci

« C'est un Goukouni Weddeye un peu fatigué par le ramadan et la guerre, la voix hésitante, bien souvent réduite à un simple filet presque inaudible [...] Timide, effacé dans sa longue « Kashabia » blanche [...] »

(J.A no. 1176-20 juillet 1983 : 25)

Pour le cas du fameux président, les deux traits pertinents : à savoir : la fatigue et l'hésitation de la voix revêtent une autre connotation. Non seulement, ils caractérisent Goukouni dans sa profonde timidité, mais aussi l'amènent à renoncer au pouvoir :

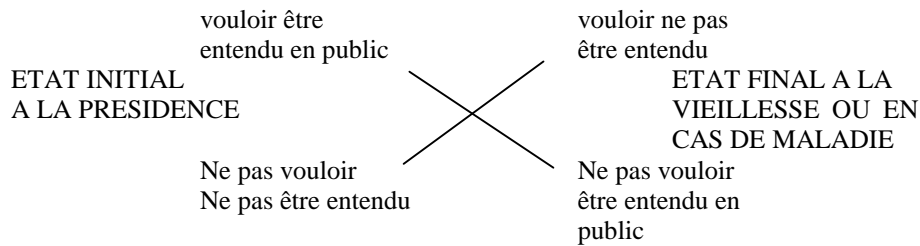
« Le Pouvoir : "Je n'en veux plus. Je ne suis pas du tout candidat. Pas du tout" »

(J.A. no. 1176 :Idem)

Sémiotiquement parlant, l'ambivalence manifestée entre l'habileté oratoire de certains dirigeants africains, à leur entrée au pouvoir, et le manque d'éloquence à la vieillesse, peut s'interpréter en termes de « modalité du vouloir être ». D'après Greimas (1976 :74) cette modalité se définit en tant que « prédication constituée d'éléments ayant entre eux des relations dépendantes » c'est-à-dire qu'elle permet de saisir la situation B grâce à la connaissance de la situation A. Son expression la moins ambiguë dans l'analyse des portraits, par exemple, se rapporte à la transformation d'états, de manières ou de statuts de mêmes personnages tout au long d'un cursus quelconque.

Comme nous venons de le voir ; les présidents à l'égal de tous les humains tous les humains perdent l'éloquence à la vieillesse, quand ils deviennent malades ou "amortis", à la fin de leur règne. Faisons allusion à Gouled, Ahidjo, Bourguiba et Goukouni. Tous, à leur entrée au pouvoir, s'expriment avec éloquence et désirent « vouloir être entendu en public » et à n'importe quelle circonstance nécessitant leur discours. Nonobstant, cette grandiloquence s'éteint brusquement avec l'âge ou la maladie et les amène à « Ne pas vouloir être, entendus en public », voire même en

privé. Le carré sémiotique suivant calqué à celui de Bordron illustre bien le changement observé chez ces 4 présidents sur le plan oratoire.



La relation de contrariété s'observe entre le « *vouloir être entendu en public* » et le « *vouloir ne pas être entendu* ». De même entre le « *Ne pas vouloir ne pas être entendu* » et « *Ne pas vouloir être entendu en public* ». Ainsi l'état initial à la présidence reste marqué par le « *vouloir être entendu en public* » et le « *ne pas vouloir ne pas être entendu* ». L'état final à la présidence, à son tour, se spécifie par le « *vouloir ne pas être entendu* » et le « *ne pas vouloir être entendu en public* ».

Au terme de ce propos, nous sommes amené à conclure que les descriptions prosographiques comptent parmi les procédures utilisées dans la rédaction de *J.A.I.* La plupart des présidents dépeints dans les numéros sélectionnés paraissent beaux, bien vêtus, éloquents et marqués par plusieurs traits positifs dans leur jeunesse. Par contre, la vieillesse, la maladie ou la destitution jouent beaucoup sur leur *être* et *paraître*. Des indices comme la raucité de la voix et la perte de la vigueur de premières heures accompagnent leur amortissement sur le plan physique et politique. Au moment où la peinture du physique de certains leaders se base sur la taille, l'âge, la description des traits du visage et l'habillement ; chez d'autres, elle cadre avec l'apparence générale, le port des lunettes ou le type de langage actualisé par les sujets en question. Chez d'autres encore les détails prosographiques se rapportent à la chevelure, au poids, à la marche, aux expressions du visage ou à l'élégance tout court.

Un vaste champ des ressources portraiturant les dirigeants africains dans *J.A.I.* reste jusque-là inexploité. Des études comparables à la nôtre peuvent se focaliser ultérieurement sur d'autres numéros du même journal. Toute orientation vers la prosographie qui fait aussi partie du « genre portrait » comme nous l'espérons peut susciter de nouvelles curiosités.

Sim KILOSHO KABALE
Université Kényatta, NAIROBI/KENYA

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- ABENSOUR C. et alii, « Les techniques rédactionnelles journalistiques » dans *Pratiques de la communication écrite*, Nathan, 1998, pp 46-120.
 AUSTIN J.L., *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970.
 ADAM J-M, *Les textes descriptifs*, Paris, CRESEF, 1984.
 ADAM J-M, *La description*, Paris, PUF Que sais-je, 1993.
 BARTHES R., *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1970.
 BEACCO J-cl, *Analyse du discours. Lecture et expression*, Paris, Hachette, 1984.

DE LA DESCRIPTION PROSOGRAPHIQUE...

- BORDRON J-F, *Descartes. Recherches sur les contraintes sémiotiques de la pensée discursive*, Paris, PUF, 1987.
- COQUET Cl, *Le discours et son sujet*, Tome 1. Paris, Klincksieck, 1982.
- COURTES, *Analyses sémiotiques du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991.
- DOUTREPONT Ch., *La composition et les genres littéraires*, Namur, Wesmael-Charlier, 1961.
- DUCROT O. et TODOROV T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- FONTANIER P., *Les figures de discours*, Paris, Flammarion, 1968.
- FRANÇAIS (le) AUJOURD'HUI, *Fenêtres sur la presse. Revue de l'association française des enseignants de français de la maternelle à l'université*, 2^e volet, septembre 1979, no. 47.
- FRANÇAIS DANS LE MONDE, *Multimédia. Réseaux et Formation*, no. spécial, Paris Hachette/Edicef, 1997.
- Groupe μ , *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire. Lecture tabulaire*, Bruxelles, édition complexe, 1977.
- LEON P., *Sémiotique vocale et sémiotique verbale* » dans *Précis de phonostylistique et expressivité*, Paris, Nathan, 1993, pp 69-89.
- MOLINIE G., *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie générale française, 1992.
- NGAL N., *Création et rupture en littérature africaine*, Paris Harmattan, 1994.
- RICOEUR P., *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.
- Numéros de Jeune Afrique constituant le corpus :**
- No. 999 – 27 février 1980
- No. 1068 – 24 juin 1981
- No. 1139 – 3 novembre 1982
- No. 1141 – 17 novembre 1982
- No. 1146 – 22 décembre 1982
- No. 1151 – 26 janvier 1983
- No. 1163 – 20 avril 1983
- No. 1176 – 20 juillet 1983
- No. 1942 – 31 mars au 6 avril 1998
- No. 1950 – 26 mai au 1^{er} juin 1998
- No. 1970 – 31 septembre au 19 octobre 1998
- No. 1978 – 28 novembre au 14 décembre
- No. 1979 – 15 au 21 décembre 1998
- No. 1980-1981 – 22 décembre 1998 au 4 janvier 1999
- No. 1991 – 9 au 15 mars 1999
- No. 1996 – 13 au 19 avril 1999
- No. 2018 – 14 au 20 septembre 1999
- No. 2021 – 5 au 21 octobre 1999
- No. 2036 – 18 au 24 janvier 2000
- No. 2040 – 15 au 21 février
- No. 2042 – 29 février au 6 mars 2000
- No. 2014-2015 – 17 au 30 août 1999
- No. 2048 – 11 au 17 avril 2000
- No. 2080 – 21 au 27 novembre 2000

